

UNE VISION MINIMALISTE DE LA POLYSÉMIE : LE MINIMALISME COMME CONTRAINTE DANS LES NÉGOCIATIONS MÉTALINGUISTIQUES

Guido Loehr
(Vrije Universiteit Amsterdam)
Traduction de Tom Fauvel
(Independent scholar)

Résumé

Les minimalistes sémantiques adhèrent à une théorie simple de la signification linguistique : "Jenny" signifie Jenny, "cut" (trlr¹: "coupé") signifie "cut" (trlr: "coupé") et "grass" (trlr: "gazon") signifie grass (trlr: "gazon"). Il a été avancé qu'une théorie aussi simple ne peut pas expliquer la polysémie – le phénomène selon lequel la plupart des expressions lexicales semblent être associées à plusieurs sens liés. Cependant, quel défi supplémentaire la polysémie pose-t-elle au minimalisme, outre les arguments familiers de la sensibilité contextuelle? Nous soutenons que le défi supplémentaire posé par la polysémie vient principalement de la psychologie. Nous montrons que ce défi peut être surmonté en mettant l'accent sur la fonction sociale plutôt que sur la fonction psychologique putative des contenus minimaux. Nous proposons une version du minimalisme sémantique selon laquelle les contenus minimaux ne sont pas représentés et extraits du lexique mental mais négociés conjointement sur la base de corpus d'informations riches, consciemment disponibles et dépendants du contexte. Une telle vision dégonfle le minimalisme en tant que contrainte sur les négociations métalinguistiques, plutôt qu'en tant que théorie de la compréhension et du traitement linguistiques.

Abstract

Semantic minimalists adhere to a simple theory of linguistic meaning: 'Jenny' means Jenny, 'cut' means 'cut' and 'grass' means grass. It has been argued that such a simple theory cannot explain polysemy - the phenomenon whereby most lexical expressions seem to be associated with several related meanings. However, what additional challenge does polysemy pose to minimalism, apart from the familiar arguments about contextual sensitivity? We argue that the additional challenge posed by polysemy comes mainly from psychology. We show that this challenge can be overcome by focusing on the social function rather than the putative psychological function of minimal contents. We propose a version of semantic minimalism according to which minimal contents are not represented and extracted from the mental lexicon but jointly negotiated on the basis of rich, consciously available and context-dependent corpora of information. Such a view deflates minimalism as a constraint on metalinguistic negotiation, rather than as a theory of linguistic understanding and processing.

1. Introduction²

Au cours des discussions précédant cet article, il est apparu clairement que les différents auteurs ont des idées différentes sur les engagements exacts des minimalistes sémantiques.

¹ L'abréviation "trlr" est utilisée pour marquer la traduction littérale.

² Je remercie François Recanati pour ce matériau ainsi que Tom Fauvel pour son aide à la traduction de l'anglais au français.

Nous supposons ici que le minimalisme sémantique est, foncièrement, une théorie sur la signification des mots qui est résumée dans les termes de celle que nous considérons comme la dernière grande représentante du minimalisme sémantique, Emma Borg (2019) : "*Selon les minimalistes, avec la sémantique, on obtient ce que l'on voit : le contenu sémantique d'une phrase est épuisé par les mots et la structure que sa surface montre qu'elle contient.*"³ Nous nous concentrons ici sur Borg parce que nous voulons éviter de répondre à des versions du minimalisme sémantique qui ne sont défendues par personne. Cappelen, par exemple, ne semble plus être un partisan convaincu du minimalisme sémantique et nous ne connaissons personne d'autre qu'Emma Borg qui le soit actuellement. En même temps, nous pensons que cette proposition est favorable au travail récent de Borg sur le minimalisme sémantique. En fait, nous nous appuyons sur une proposition récente d'Emma Borg (2019) qui soutient que les contenus minimaux ont des fonctions sociales importantes.

Nous procédons comme suit : nous introduisons d'abord le phénomène de la polysémie et expliquons pourquoi il a été considéré comme un défi pour le minimalisme sémantique. Nous proposons ensuite une théorie de la polysémie qui est compatible avec les engagements minimalistes fondamentaux, mais qui capture également une partie importante des intuitions des contextualistes que l'on trouve, par exemple, dans les travaux d'Agustin Vicente (2018) ou de François Recanati (2017). L'objectif est de capturer la motivation la plus importante pour le minimalisme sémantique tout en prenant au sérieux la polysémie. J'espère que l'approche plaira également à nos intuitions contextualistes à bien des égards, et essentiellement en renversant le clivage sémantique-pragmatique. Les minimalistes peuvent convenir avec les contextualistes que la plupart des compréhensions linguistiques sont "pragmatiques d'abord", tout en insistant sur le fait que les contenus minimaux ont un rôle important à jouer dans la communication humaine. Nous reconnaissons qu'il ne s'agit pas d'une version standard du minimalisme sémantique, mais nous insistons sur le fait qu'il s'agit d'une version de celui-ci, étant donné son adhésion au principe minimaliste le plus fondamental résumé dans le paragraphe précédent.

2. Le phénomène de la polysémie

Une expression linguistique est polysémique si elle autorise le locuteur à apporter deux ou plusieurs contenus ou "sens" intuitivement liés au contenu conditionnel de vérité d'une phrase (par exemple, Vicente 2018 ; Recanati 2017 ; Carston 2020 ; Falkum et Vicente 2015). La polysémie contraste avec l'homonymie, c'est-à-dire les expressions linguistiques qui ont deux ou plusieurs contenus intuitivement clairement sans rapport. Souvent, ces mots réussissent les tests d'anaphore ou de coprédication – "*school*" (trlr : "*école*") par exemple (cf. Carston 2019), mais il existe sans doute des polysèmes qui ne réussissent pas (comme les polysèmes prototypiques comme "*line*" (trlr : "*ligne*") ou "*get*" (trlr : "*avoir*", "*obtenir*"). Les phrases "*I stood in the line for hours and put my clothes on one*" (trlr : "*j'ai attendu en ligne pendant des heures et mis mes vêtements sur une ligne à étendre le linge*") et "*Get your books and in the car!*" (trlr : "*Prends tes livres et dans la voiture !*") sont malheureux, mais cela ne signifie pas que les mots "*line*" ou "*get*" sont donc des homonymes comme *bank* (trlr : "*banque*") ou *arc* (trlr : "*arc*"). Bien que le contenu de ces derniers mots puisse être étymologiquement lié, il y a peu de chevauchements pertinents entre nos convictions sur les caractéristiques distinctives des "*banks*" (trlr : "*banques*" en tant qu'institution financière) et de celles des "*riverbanks*" (trlr : "*berges de rivière*").

Les expressions qui correspondent clairement à la caractérisation d'un polysème sont omniprésentes, notamment en science. Par exemple, alors qu'un psychologue pourrait

³ "[A]ccording to minimalists, what you see is what you get with semantics: (barring ellipsis) the semantic content of a sentence is exhausted by the words and structure its surface shows it to contain."

préciser que par "signification des mots", il entend "ce qui guide notre utilisation des mots" ou "ce qui explique notre compréhension des phrases", un linguiste pourrait vouloir dire "ce qui contribue au contenu littéral d'une phrase". Comme les deux compréhensions sont clairement liées, le "sens" répond à la définition de la polysémie. La polysémie scientifique, lorsqu'elle n'est pas détectée, met en péril une communication réussie, en particulier dans les environnements interdisciplinaires où de simples conflits terminologiques sont courants. Par exemple, un linguiste pourrait rejeter catégoriquement les affirmations du psychologue sur la signification des mots sans se rendre compte qu'ils ne parlent pas de la même chose. Au-delà du discours scientifique, quels mots sont qualifiés de polysèmes dans le langage ordinaire ? Il est difficile de répondre à cette question sans poser la même question à laquelle nous avons tenté de répondre (y a-t-il un contenu minimal de mots ?). Considérons à nouveau le mot "line" dans des lectures non métaphoriques de "draw a line" (trlr : "dessiner une ligne") ; "read a line (of text)" (trlr : "lire une ligne de texte") ; "a line around my eyes" (trlr : "une ligne autour de mes yeux" ; traduction libre "des ridules autour de mes yeux") ; "a wash on a line" (trlr : "un lavage sur une ligne" ; traduction libre "un lavage à la chaîne") ou "wait in line" (trlr : "attendre en ligne") (cf., Falkum et Vicente 2015 ; Carston 2020 ; Pietroski 2018). L'expression "line" contribue davantage à "wait in a line" ou "wash on a line" qu'un simple objet ou une forme que les mathématiciens appellent "line". Ces contributions supplémentaires étant dans une certaine mesure conventionnelles, elles ne semblent pas être des modulations pragmatiques (cf. Recanati 2017) ou des implications conversationnelles (Grice 1989), qui ne seraient que des processus pragmatiques fondés sur les intentions du locuteur. Un opposant à cette interprétation devrait affirmer que "wait in a line" ou "wash on a line" impliquent tous deux littéralement le même contenu de *line* et que le contenu intuitif de *line* est entièrement déduit de manière pragmatique. Il n'est pas clair dans quelle mesure cette réponse est convaincante alors que nous pouvons immédiatement comprendre ces expressions sans beaucoup d'informations contextuelles et d'intentions du locuteur. Nous ne les excluons pas non plus à ce stade.

"Line" est l'un des rares cas les plus simples. Pour un exemple plus difficile, considérons "bake" (trlr : "cuire" / "préparer") (par exemple, Lakoff, 1987). "Bake" dans la phrase "I baked the cake" (trlr : "j'ai préparé / cuit le gâteau") peut intuitivement signifier "exposer le gâteau à la chaleur sèche" mais également "préparer et exposer le gâteau à la chaleur sèche". Que "bake" soit polysémique ou que le second sens, ou contenu, du mot soit pragmatiquement inféré dépend largement du contenu que nous tenons pour celui auquel les phrases contribuent dans une conversation. Devons-nous considérer la phrase comme une contribution minimale selon laquelle "I exposed the cake to dry heat" (trlr : "j'ai exposé le gâteau à la chaleur sèche"), ou considérons-nous son contenu comme la proposition exprimée de manière plus intuitive selon laquelle "I prepared the cake and exposed it to dry heat" (trlr : "j'ai préparé le gâteau et l'ai exposé à la chaleur sèche") ? Affirmer que ces différentes interprétations sont simplement déduites de manière pragmatique est pour le moins contesté par le caractère conventionnel de ces interprétations. Encore une fois, nous n'avons pas besoin de connaître grand-chose sur le contexte et les intentions de l'orateur pour comprendre que "bake a cake" signifie intuitivement à la fois "expose to dry heat" (trlr : "exposer à la chaleur sèche") et "prepare and expose to dry heat" (trlr : "préparer et exposer à la chaleur sèche"). A ce stade, nous ne nous prononçons pas sur la question de savoir s'il s'agit de cas de polysémie et nous nous contentons de présenter des exemples pour décrire ce que nous et d'autres avons récemment appelé "polysémie".

Un autre cas problématique et largement discuté d'une expression sans doute polysémique est la forme verbale "book" (trlr : "livre") dans la phrase "There are three books in the library" (trlr : «Il y a trois livres dans la bibliothèque») (par exemple, Liebesmann et Magidor 2019 ; Gotham, 2017). Cette phrase est heureuse, mais il n'est pas facile de voir comment elle peut

apporter un contenu unique qui puisse nous donner la valeur de vérité de la phrase sans informations contextuelles supplémentaires et informations sur les intentions du locuteur. Le contenu de la phrase semble dépendre de ce que nous sommes censés compter exactement. Comptons-nous trois titres qui pourraient être rassemblés dans un seul volume physique, ou comptons-nous trois exemplaires physiques avec potentiellement le même titre ? Comment pouvons-nous décider de cela sans nous fier fortement aux intentions et au contexte de l'orateur ? Une option (parmi d'autres) pour résoudre ce problème consiste à dire que le "livre" peut apporter de nombreux contenus ou sens différents et que nous avons besoin de plus d'informations pour lever l'ambiguïté entre eux. Notez que je ne m'engage pas ici à dire s'il existe des polysèmes dans le langage ordinaire ou quels mots sont considérés comme polysémiques. La question de savoir quels mots comptent comme polysèmes fait l'objet d'un débat important en philosophie.

3. La polysémie et le débat minimalisme-contextualisme

Un engagement déterminant des contextualistes sémantiques comme Searle (1978) ; Travis (2008); Recanati (2010) ou Carston (2002) est le rejet d'une distinction entre "contenus minimaux" et "contenus intuitifs" des phrases. Les contextualistes soutiennent que le contenu d'une phrase dépend nécessairement ou principalement du contexte du discours (y compris les intentions du locuteur). Par exemple, l'opinion actuellement dominante dans ce débat est que "*Jenny cut the grass*" (trlr : "*Jenny a coupé le gazon*") apporte littéralement le contenu selon lequel Jenny a coupé le gazon d'une certaine manière appropriée déterminée par le contexte (par exemple, de la manière normale en utilisant une tondeuse à gazon). La phrase serait fautive dans un contexte de jardin, selon les contextualistes, si Jenny coupait les brins d'herbe en deux dans le sens de la hauteur à la verticale, par exemple. Un contenu soi-disant indépendant de la pragmatique est soit impossible (ce que j'appelle un "contextualisme radical"), soit peu pertinent (ce que j'appelle un "contextualisme modéré") pour la communication.

Un engagement déterminant des minimalistes sémantiques comme Borg (2004, 2012) ou Cappelen et Lepore (2005) est que les contenus minimaux de phrases qui sont complètement indépendants du contexte du discours ne sont pas seulement théoriquement possibles (ce qui est compatible avec la vision contextualiste modérée développée, par ex., dans Recanati 2010), mais plus fréquents et socialement (sur le plan communicatif) plus pertinents que ne le prétendent les contextualistes. Le contenu minimal d'une phrase est son ensemble (strictement) de conditions de vérité dérivées de la composition de celle-ci. Même si ce contenu diffère souvent de celui que les locuteurs ordinaires considèrent comme intuitif, les contenus minimaux sont importants pour nous, selon les minimalistes. En ce qui concerne la phrase "*Jenny cut the grass*" (trlr : "*Jenny a coupé le gazon*"), par exemple, les minimalistes insistent sur le fait que la phrase est vraie, que Jenny ait coupé le gazon d'une manière contextuellement inappropriée ou non. Selon eux, il pourrait même être important de faire référence à un contenu aussi minimal, au moins dans certains contextes.

Les partisans du minimalisme ont accordé étonnamment peu d'attention à la polysémie, considérant qu'elle est largement considérée comme l'un de ses principaux problèmes (cf. Recanati (2017) qui considère la polysémie comme une réfutation du minimalisme). Borg (2004), par exemple, ne mentionne pas du tout la polysémie, tandis qu'elle (2012, chapitre 6) n'en parle que brièvement sans en rendre compte. Cappelen et Lepore (2005) mentionnent à deux reprises l'expression "polysémie" sans la discuter et sans la distinguer de la notion d'homonymie. Les contextualistes eux aussi n'ont commencé que récemment à discuter plus en détail de la polysémie (Recanati 2017 ; Carston 2019, 2021). Selon Recanati (2017), le phénomène de polysémie est une preuve en faveur du contextualisme radical, et donc en

défaveur du minimalisme et même d'un contextualisme modéré. Recanati soutient que selon la meilleure théorie de la polysémie dont nous disposons, les significations conventionnelles des mots s'avèrent avoir un format incorrect pour contribuer au contenu conditionnel de vérité d'une phrase, ce qui implique que le minimalisme et même son contextualisme plus modéré antérieur (défendu dans Recanati 2010) n'ont aucune option raisonnable pour expliquer la polysémie.

Cependant, à y regarder de plus près, on ne voit pas clairement pourquoi la polysémie constitue un défi supplémentaire pour le minimalisme (Loehr 2021). Selon les minimalistes, chaque mot peut apporter un contenu unique au contenu minimal d'une phrase (à l'exception d'une liste limitée d'exceptions comme les indexicaux). La manière dont cela est remis en question par le phénomène de polysémie n'est pas évidente et n'a jusqu'à présent pas été discutée en détail. Ce qui a été discuté en détail est la manière dont les minimalistes ont rendu compte des exemples variés d'effets de contexte employés par les contextualistes pour réfuter le minimalisme (en particulier Borg 2005 ; 2012). Les exemples contextualistes classiques comme "*The leaf is green*" (trlr : "*La feuille est verte*") (Travis 2008) ou "*John cut the grass*" (trlr : "*John a coupé le gazon*") (Searle 1978) ne sont en tout cas pas des exemples paradigmatiques de polysémie, mais la réponse minimaliste qui leur a été apportée peut également être appliquée à la polysémie.

Les minimalistes disposent pour l'essentiel de deux options pour tenir compte de la sensibilité contextuelle : ils peuvent soit postuler des contenus plus minimaux par forme de mot, soit réduire la sensibilité contextuelle aux implications post-compositionnelles. Appliqué à la polysémie, suivant la première option, les minimalistes peuvent serrer les dents et affirmer que les différents contenus ou "sens" de "*line*", "*bake*" ou "*book*" sont "stockés" dans différentes "entrées de sens" dans le lexique mental. Cela reviendrait à devoir les interpréter comme similaire aux homonymes, à l'instar de "*bank*" (trlr : "*banque*" / "*berges [d'une rivière]*"). En suivant la deuxième option, les minimalistes peuvent affirmer que les différentes interprétations intuitives, par exemple de la "*line*", ne peuvent pas être capturées par une théorie sémantique et sont mieux expliquées au moyen de la pragmatique. "*Line*" signifie *line*, "*bake*" signifie *bake* et "*book*" signifie *book*, et les différences intuitives de contenu et les différentes inférences tirées des phrases ci-dessus sont dérivées de notre connaissance du monde et non de notre connaissance sémantique.

Alors, étant donné que les minimalistes disposent de ces deux options pour tenir compte de la sensibilité au contexte, pourquoi le phénomène de polysémie devrait-il poser un problème ou un défi supplémentaire ? Pourquoi les minimalistes ne pourraient-ils pas réagir à la polysémie de la même manière qu'ils réagissent à la sensibilité contextuelle en général ? Cela ne convaincra certainement pas ceux qui sont déjà opposés au minimalisme, mais cela devrait convaincre ceux qui sont convaincus par le raisonnement minimaliste standard. Cette absence de difficulté supplémentaire posée par la polysémie pourrait-elle être la raison pour laquelle Borg et d'autres minimalistes comme Lepore ad Cappelen ont accordé si peu d'attention à la polysémie ? Ou y a-t-il quelque chose dans la polysémie qui rend les solutions minimalistes traditionnelles à la sensibilité au contexte particulièrement peu convaincantes ?

Le principal problème supplémentaire de la première option (traiter la polysémie comme l'homonymie) est qu'elle est à première vue psychologiquement invraisemblable (voir par exemple Quilty-Dunn 2021 ; Recanati 2017 pour cette inquiétude). Premièrement, de nombreux mots ordinaires fréquents n'ont pas simplement deux ou trois sens différents qui pourraient être stockés de manière homonyme. Au lieu de cela, de nombreux mots ont tellement de sens différents que ces sens sont même difficiles à individualiser. Lakoff (1987, étude de cas 2) identifie au moins treize sens littéraux différents et très liés du mot "*over*" (trlr, entre autres : "*plus*", "*trop*", "*par dessus*", "*au dessus de*", "*par*", "*encore et encore*"). Quel

devrait alors être le contenu minimal de “over” ? S’il n’existe pas de contenu minimal unique, est-il vraiment plausible que tous ces sens ressemblent à des homonymes et soient soigneusement stockés séparément dans le lexique mental de telle sorte qu’ils soient désambiguïsés de manière pré-compositionnelle ?

La stratégie minimaliste consistant à traiter les polysèmes comme des homonymes qui sont levés avant ou après la composition est psychologiquement invraisemblable si l’on considère les preuves disponibles en psycholinguistique (très bien examinées par Quilty-Dunn 2021 et Carston 2021). Il semble y avoir des différences de traitement entre les homonymes et les polysèmes qui ne seraient pas prises en compte (Frazier et Rayner 1990 ; Klepousniotou et al. 2007 ; Foraker et Murphy 2012). Par exemple, dans le cas de phrases de coprédication, les deux sens sont immédiatement disponibles alors que le contenu de la phrase est encore en cours de composition (Schumacher 2013 ; Frisson 2015 ; Jager et Cleland 2016). Deuxièmement, il semble y avoir une différence intuitive entre les différents sens de “line”, “bake” ou “book” dans les exemples ci-dessus et les différents contenus d’homonymes comme “bank”. Ce dernier (homonyme) désigne des types d’objets très différents (“riverbanks” - les “berges d’une rivière” - et “banks” - les “banques” en tant qu’institutions financières) qui ne sont pas liés de manière pertinente. Les premiers, en revanche, semblent être psychologiquement liés dans un sens beaucoup plus profond (Klepousniotou et al. 2007). Ils sont mieux décrits comme de grands nuages ou des réseaux de sens étant tous immédiatement disponibles.

Le principal problème supplémentaire lié à la deuxième option (traiter la polysémie comme une implicature conversationnelle) est également lié à la psychologie. Cette option suggère que les différentes interprétations de “line” dans “I stood in the line for hours” et “I put the clothes on the line” (trlr : “Je suis resté dans la file d’attente pendant des heures” et “J’ai mis les vêtements sur la ligne à étendre le linge”) ne sont pas immédiatement comprises mais doivent être déduites de manière pragmatique à partir d’un contenu minimal de “line”. De même, la phrase “there are three books in the library” (trlr : “il y a trois livres dans la bibliothèque”) exprimerait alors simplement la proposition minimale selon laquelle il y a trois livres dans la bibliothèque. Que nous parlions de trois livres physiques ou de trois titres est laissé au pragmatique. Encore une fois, ces interprétations sont psychologiquement invraisemblables. Les preuves empiriques relatives au traitement des phrases pointent dans la direction opposée. La compréhension des phrases semble immédiate (Kutas et Federmeier, 2011) et suffisamment bonne (Goldberg et Ferreira (2022), c’est-à-dire qu’elle ne dépend pas d’une première levée d’ambiguïté du contenu minimal. En d’autres termes, il n’y a aucune raison empirique de penser que, avant de comprendre le contenu intuitif de “I stood in the line for hours” (trlr : “J’ai attendu en ligne pendant des heures”) et “I put the clothes on the line” (trlr : “J’ai mis les vêtements sur la ligne à étendre le linge”), nous calculerions d’abord un contenu minimal des deux phrases qui contiendrait exactement le même concept de “line”, disons le concept comme figure géométrique (cf., Alatawi 2019). Même dans la littérature sur le traitement des métaphores, cette affirmation est largement rejetée (Glucksberg 2003 ; Holyoak et Stamenković 2018). Il ne semble par exemple pas être le cas que, avant de calculer le contenu métaphorique de “My job is a jail” (trlr : “Mon travail est une prison”), nous devions d’abord calculer le contenu littéral de cette phrase, sans parler de son contenu minimal.

Cela ne signifie bien sûr pas qu’il ne puisse pas y avoir un ensemble d’informations par défaut associé à un mot qui contraint les interprétations et les contenus possibles qu’un mot pourrait apporter à une phrase (voir Machery 2009 pour une explication possible de ces contraintes par défaut). On pourrait même appeler cela le “sens” du mot. Mais nous n’avons aucune raison d’identifier ces contraintes par défaut avec le contenu de vérité-conditionnelle du mot puisque le mot contribue au contenu de vérité-conditionnelle de la

phrase. Au lieu de cela, toutes les preuves empiriques des dernières décennies en psycholinguistique soulignent l'idée que l'ensemble d'informations par défaut associé à un terme n'est probablement pas suffisamment fin pour nous permettre d'en déduire des conditions de vérité s'il est combiné avec les contraintes apportées par les autres éléments de la phrase respective (voir plus à ce sujet dans la section suivante). Au moins, nous n'avons aucune raison de penser que le lexique mental est clairement divisé de telle sorte qu'il puisse générer des conditions de vérité pour les phrases de la manière strictement compositionnelle à laquelle les minimalistes se sont engagés.

4. Vers une théorie minimaliste de la polysémie

Je soutiens que la première étape pour relever les défis psychologiques posés par la polysémie est d'abandonner une théorie psycholinguistique minimaliste du contenu linguistique, selon laquelle chaque expression est associée à un seul concept mental (avec un seul contenu conditionnel de vérité) stocké dans le lexique mental. Ce contenu est censé être immédiatement récupéré une fois que la forme lexicale correspondante (forme ou son) est perçue. Il est ensuite combiné avec les autres couples mot-concept selon les règles syntaxiques de la communauté linguistique respective. Le produit de ce processus est censé être des conditions de vérité qui constituent la compréhension linguistique. Si ce contenu nous laisse perplexes, nous continuons à calculer les implications possibles en fonction du contexte et des intentions du locuteur. Encore une fois, je ne prétends pas ici que tous les minimalistes sémantiques adhèrent à une telle vision psychologique. J'essaie simplement d'établir un lien entre notre intuition quant aux raisons pour lesquelles la polysémie défie le minimalisme et une vision psychologique du langage qui est au moins suggérée par le minimalisme.

Cette simple image psycholinguistique est très probablement fautive. Ceci n'est pas seulement suggéré par la polysémie (pour les critiques, voir à nouveau Quilty-Dunn 2021 et Carston 2021). Je suppose que cela est suggéré par la "typicité familière" et les "effets exemplaires" trouvés au cours des cinq dernières décennies dans la psychologie des concepts (pour des analyses, voir Machery 2009 ou Murphy 2004). Nous conversons avec les autres et interprétons leurs propos en fonction de ce que nous considérons comme étant typique du monde, en tenant compte du contexte du discours à chaque étape du processus. Le tour de parole ultra-rapide dans les conversations (Levinson et Torreira 2015) et les composants EEG comme le N400 (Kutas et Federmeier 2011) suggèrent fortement que la communication dépend fortement de tout ce qui est considéré comme des prédictions linguistiques subconscientes. Je ne passerai pas en revue cette littérature ici et supposerai simplement que ceux qui sont sceptiques à l'égard du minimalisme sémantique partageront l'opinion selon laquelle, en tant que théorie psychologique de la compréhension linguistique, le minimalisme sémantique a été falsifié empiriquement.

Pour éviter le défi de la psychologie et de la polysémie, la réponse audacieuse du minimaliste devrait souligner le fait que le minimalisme sémantique n'est pas une théorie sur la psychologie. Ainsi, l'idée clé défendue dans cet article est de couper les liens du minimaliste avec la psychologie et de se concentrer sur la nature du contenu linguistique en interprétant le minimalisme comme fournissant une théorie de (a) la nature (ils sont possibles) et (b) la fonction du contenu minimal (ils sont pertinents). Emma Borg (2012) a regroupé les questions psychologiques et fonctionnelles en affirmant qu'une fonction majeure des contenus minimaux est une fonction explicative en psychologie. Elle a fait valoir que le fait que nous puissions apprendre rapidement le contenu des mots et que nous soyons souvent capables de communiquer exactement sur la même chose (même si nous manquons d'informations sur le contexte du discours) plaide en faveur du minimalisme. Dans des

travaux plus récents, Borg (2019) a commencé à explorer une approche plus sociale concernant la fonction des contenus minimaux. Je m'appuierai ici sur ce type de minimalisme social pour relever le défi de la polysémie.

Si l'on détache la théorie des contenus minimaux des questions de traitement, de compréhension et d'acquisition du langage, le minimalisme devient compatible avec l'avant-garde de la psycholinguistique. Elle peut même cautionner une certaine forme de contextualisme psychologique, selon lequel il n'existe pas d'ensemble psychologique stable de représentations associées à une forme lexicale, tout en continuant d'adhérer à la notion et à l'existence de contenus minimaux. Concrètement, les minimalistes n'ont aucune raison de rejeter la découverte selon laquelle la perception d'une expression linguistique modifie la mémoire à court et à long terme de différentes manières en fonction de l'expression et du contexte de la phrase et du discours. Tout comme l'expression "*piano*" rend disponible un ensemble d'informations différent de l'expression "*table*", l'expression "*line*" rend disponible un ensemble d'informations différent lorsqu'elle est combinée avec "*I stood in the line for hours*" (trlr : "*J'ai attendu en ligne pendant des heures*") et "*I put the clothes on the line*" (trlr : "*J'ai mis les vêtements sur la ligne à étendre le linge*"). De même, "*piano*" rend différents corpus d'informations disponibles dans un contexte en mouvement par rapport au contexte d'une salle de concert (voir Machery 2009 ; Lupyán et Lewis 2019 pour les critiques). Rien de tout cela ne montre que "*line*" ou "*piano*" ne peuvent pas avoir un contenu minimal.

Le principal problème du minimalisme sémantique en ce qui concerne la polysémie est qu'il n'y a normalement pas suffisamment de chevauchement entre les différents ensembles d'informations rendus immédiatement disponibles par la même expression dans différents contextes pour justifier l'hypothèse d'un seul contenu partagé indépendant du contexte par expression. Même s'il existe un certain chevauchement comme le soutient Machery (2009), ce chevauchement n'apporte probablement pas de contenu sémantique au contenu conditionnel de vérité d'une phrase. Selon "l'invariantisme" de Machery, le chevauchement consiste simplement en un ensemble de caractéristiques typiques ou exemplaires. Je considère ce manque de chevauchement sémantique suffisant (pas suffisant pour générer un contenu véridique conditionnel) pour indiquer une motivation fondamentale pour des vues sous-spécifiées du sens, selon lesquelles les significations ne contribuent pas encore au contenu véridique conditionnel d'une phrase (par ex. , Recanati 2017 ; Pietroski 2018 ; Frisson 2015 ; Ferreira et al. 2002). S'il existait un chevauchement intuitif clair avec un seul contenu stable, le minimalisme serait une position beaucoup plus populaire. Les minimalistes devraient accepter le problème et affirmer que le contenu minimal d'un mot n'a pas besoin d'être représenté, même par des locuteurs compétents d'une langue. Tout ce que l'absence de chevauchement implique, c'est que nous n'avons pas d'accès immédiat à des contenus minimaux, ce que concèdent déjà des minimalistes comme Borg (2012).

La question est maintenant de savoir comment l'ensemble d'informations désordonné, semblable à un nuage, et dépendant du contexte sur lequel nous comptons pour traiter et répondre, se rapporte aux contenus minimaux. Le minimaliste qui répond que les contenus minimaux ne sont pas représentés dans un lexique mental nous doit une réponse à la question de savoir d'où viennent ces contenus et où ils résident. Je soutiens que les minimalistes peuvent affirmer que les contenus minimaux sont négociés conjointement – ou même conçus conjointement (Cappelen 2018). Parce qu'ils doivent encore être négociés, ils n'ont pas besoin d'être représentés et ne peuvent donc pas être simplement "découverts" au moyen d'une autoréflexion linguistique ou d'une étude de leur usage dans le langage ordinaire. Le phénomène de polysémie met simplement en évidence le fait que, souvent, la même expression linguistique est utilisée de manière si complexe et dépendante du contexte que son utilisation est compatible avec un grand nombre de contenus minimaux sur lesquels

on pourrait s'engager et que l'on peut plausiblement concevoir ensemble. Une fois que nous aurons négocié un certain nombre de ces concepts, il dépendra de notre intention et du contexte lequel de ces contenus nous sélectionnons et pour lequel nous nous engageons. Une fois que nous nous sommes mis d'accord sur le contenu minimal d'un terme – ce qui est clairement possible – nous pouvons alors le combiner avec d'autres contenus minimaux de la phrase pour générer le contenu minimal ou les conditions de vérité d'une phrase.

Dans la suite de cet article, je développe l'idée d'une vision sémantique minimaliste de la polysémie qui n'a aucun lien essentiel avec la psychologie. Une telle théorie minimaliste de la polysémie, axée sur les fonctions sociales, comportera deux composantes : une métaphysique et une fonctionnelle. Tout d'abord, elle doit expliquer d'où proviennent exactement les contenus minimaux et comment ils sont possibles. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une théorie qui nous indique quels types d'actions génèrent des contenus minimaux. Je soutiens que les minimalistes s'engagent dans une sorte de négation minimaliste du sens. Deuxièmement, il doit nous dire quelle fonction les contenus minimaux sont censés remplir s'ils ne remplissent aucune fonction psychologique nécessaire à l'apprentissage et à la compréhension d'une langue. En un mot, je soutiens que les contenus minimaux sont importants dans un certain nombre de contextes sociaux où des interprétations dépendantes du contexte et enrichies de manière pragmatique seraient nuisibles ou inappropriées. Des exemples clés sont certaines affaires judiciaires ou scientifiques où la communication littérale est censée être aussi indépendante que possible des interprétations personnelles.

5. Les contenus minimaux sont-ils possibles ?

Même si la plupart des contenus minimaux ne sont pas représentés par les locuteurs les plus compétents, je soutiens qu'ils peuvent toujours être négociés ou conçus avec les autres locuteurs de la conversation, *ex post* pour ainsi dire (une fois que la phrase est déjà plus ou moins comprise). Négocier des contenus de phrases minimaux au sein d'un petit groupe par exemple (ou même de groupes plus grands) – des contenus de phrases et de mots qui ne changent pas lorsque le contexte du discours change – est clairement possible. Je suppose que de telles négociations sémantiques sont mieux comprises comme des actions conjointes (cf. Podosky 2022). Comme toute action commune, ces négociations métalinguistiques ont une intention commune (Bratman 2014 ; Gilbert 2013 ; Searle 2010). L'intention commune du groupe minimaliste est de se mettre d'accord sur un ensemble de propositions ou de conditions de vérité pour une phrase qui reste constante dans une variété de contextes de discours différents, y compris les intentions du locuteur. Le résultat est que le contenu minimal négocié, s'il est exprimé, ne peut pas être nié par les agents impliqués dans la conversation (cf. Viebahn 2021 pour un récit d'engagement d'assertion qui repose sur une notion similaire de manque de déni cohérent). Le nier serait une rupture de l'accord ou de "l'engagement commun" (Gilbert 2018).

Je suppose qu'un tel accord métalinguistique minimal est clairement possible. Il suffit de deux personnes qui conviennent que "*bachelor*", par exemple, signifie un homme adulte célibataire et qui s'accordent en outre sur ce que signifie être un homme adulte célibataire (pas de mariage officiel) (de plus de 18 ou 21 ans) (par exemple, reconnu comme un homme par le gouvernement ou s'identifiant comme un homme). Il suffit qu'un groupe d'orateurs s'accorde sur le fait que le contenu minimal de "*bake*" (trlr : "*cuire*" / "*préparer*") est l'action d'exposer quelque chose à la chaleur sèche. Dire que j'ai alors cuit le gâteau n'est pas une rupture de l'accord métalinguistique même si l'orateur n'a jamais préparé la pâte du gâteau. La phrase signifie alors au minimum que l'orateur a exposé la pâte à la chaleur sèche et toute interprétation au-delà de celle-ci est une inférence pragmatique et doit être traitée

comme telle, c'est-à-dire qu'on peut nier que l'on ait voulu ce contenu sans rupture de l'accord. Le minimalisme peut alors être réimaginé non pas comme une théorie de la psychologie du contenu et du sens, mais comme un ensemble de contraintes spécifiques ou d'intentions communes auxquelles deux ou plusieurs personnes s'engagent conjointement. Comment les locuteurs réalisent-ils cette intention ?

Je soutiens que c'est ici que nous rencontrons le récit "sens-riche" de Vicente ou de Pustejovsky sur la polysémie. Psychologiquement parlant, le point de départ de toute négociation métalinguistique minimaliste réside dans les ensembles d'informations accessibles en fonction du contexte que les locuteurs associent intuitivement à l'expression lexicale ainsi qu'aux utilisations antérieures enregistrées d'un terme. À partir de ce "nuage d'informations", nous pouvons identifier différentes propositions candidates possibles que l'expression "*John is a bachelor*" (trlr : "*John est un bachelor*") pourrait raisonnablement exprimer et sur lesquelles nous sommes en droit de nous engager. De ce nuage de propositions intuitives possibles, nous essayons ensuite d'extraire une ou plusieurs propositions minimales, c'est-à-dire les plus indépendantes possibles des réinterprétations pragmatiques. Il s'agit d'une sorte de récit pragmatique d'abord - dans la mesure où nous commençons avec toutes les informations nous étant disponibles - et dans la mesure où le contenu minimal d'une phrase demeure à déterminer à partir de nos intentions de trouver des propositions dont l'expression ne peut plus être niée. Il s'agit d'une sorte de vision pragmatique d'abord compatible avec l'engagement essentiel du minimalisme sémantique - l'idée selon laquelle les phrases expriment des contenus littéraux qui ne changent pas d'un contexte à l'autre.

Surtout, dans de nombreux cas, nous devons probablement conclure que, compte tenu de nos critères de contenu minimal, une seule expression peut avoir plus d'un contenu minimal. C'est particulièrement le cas de nombreux termes abstraits ou scientifiques, tels que des mots comme "art". Il n'est peut-être pas possible de se contenter d'un seul contenu minimal pour « l'art » et à la place, nous pouvons nous contenter de plusieurs concepts complexes différents de l'art que nous considérons comme son contenu minimal, y compris l'OBJET FABRIQUÉ DE MANIÈRE HAUTEMENT COMPÉTENTE ainsi que l'OBJET INTENTIONNELLEMENT CRÉÉ PAR UN ARTISTE. Ce raisonnement correspond à la première option des minimalistes pour répondre au défi de la polysémie. Cette option permet aux minimalistes de traiter les polysèmes comme une sorte d'homonymie. Dans ce cas, nous nous appuyons sur les intentions et le contexte du locuteur simplement pour sélectionner le contenu minimal que nous avons l'intention d'exprimer ou que nous nous engageons à exprimer. Rappelons que cette option est compatible avec le minimalisme mais a été rejetée principalement pour des raisons psychologiques : l'esprit semble traiter les polysèmes davantage comme des mots sans ambiguïté que comme des mots ambigus. L'exposé du minimalisme présenté ici peut confirmer cette découverte psychologique tout en s'en tenant à la deuxième option.

Dans d'autres cas, nous pouvons être en mesure de nous mettre d'accord sur un seul contenu minimal et de soutenir que d'autres interprétations sont implicites. Cela pourrait être à nouveau possible pour "*bake*" par exemple, où nous pourrions simplement décider conjointement que "*bake*" au minimum signifie exposer à la chaleur sèche dans notre groupe. Par conséquent, nous nous engageons à respecter la règle selon laquelle l'interprétation selon laquelle la pâtisserie implique la création est classée comme simplement impliquée, au moins dans notre groupe. Cette stratégie se résume à la deuxième option consistant à traiter la polysémie comme une sorte d'implicature ex post. Là encore, cette option était peu plausible pour des raisons psychologiques. Il semble tout simplement inutile de trouver un contenu minimal unique pour de nombreuses expressions polysémiques dans nos lexiques mentaux. Cependant, c'est une option viable au moins pour

certaines polysèmes comme "bake" et peut-être "line", au moins dans le but de certaines actions conjointes, et si nous ne considérons pas les contenus minimaux comme simplement représentés et récupérés mais comme créés conjointement ainsi parler.

De même, imaginez comment on pourrait parvenir à un accord sur le contenu minimal d'un mot polysémique comme "run" (trlr : "courir"). On pourrait convenir que le contenu minimal du mot "run" est de se déplacer à une vitesse supérieure à 5 km/h en utilisant uniquement ses jambes. Cette définition peut paraître arbitraire mais elle est, là encore, clairement possible et peut parfois même être utile (voir ci-dessous). On peut l'imaginer comme le résultat d'une négociation entre deux individus qui disposent de représentations similaires mais légèrement différentes des prototypes et exemples de personnes en train de courir, et qui décident que la définition susmentionnée constitue un chevauchement suffisamment bon entre leurs images intuitives associées au mot. Maintenant, si le mot "run" est appliqué par les locuteurs dans différents contextes, nous pourrions alors dire que les locuteurs sont engagés (au moins dans ce contexte et les uns envers les autres) envers le contenu minimal du mot d'une manière plus forte qu'ils ne le sont engagés dans d'autres interprétations possibles, que nous pourrions alors considérer comme des implicites (interprétations que les locuteurs peuvent nier de manière plausible sans se contredire, voir la section suivante).

En conséquence de l'interprétation des contenus comme négociés de manière ex-post plutôt que comme extraits d'un lexique mental, la plupart du travail explicatif concernant les conversations quotidiennes et la compréhension linguistique est effectué en s'appuyant sur des ensembles d'informations différemment contraints, comme le soutiennent les théoriciens du "sens-riche" comme Vicente (2018), Recanati (2017) ou Carston (2019). Les différents ensembles d'informations sont progressivement combinés pour générer une représentation ou un modèle qui permet au public de mettre à jour ses attentes en conséquence et de répondre de manière appropriée (rapidement et précisément) à l'orateur. Ce modèle de ce que la personne exprime peut différer selon les interlocuteurs sans risquer une conversation réussie et fluide. En fait, la proposition s'apparente intentionnellement aux "récits sens-riche contextualistes de la polysémie", par exemple ceux d'Ortega-Andrés et Vicente (2019), selon lesquels les significations linguistiques sont des paquets d'informations. Je suis d'accord avec ces auteurs sur des bases psychologiques, mais j'insiste néanmoins sur le fait que cela n'exclut ni même ne menace le minimalisme sémantique. La principale différence entre une vision "sens-riche" et la vision minimaliste actuelle est que cette dernière rejette l'idée selon laquelle de riches ensembles d'informations constituent le contenu minimal d'un mot. Cette proposition peut paraître étrange, surtout si elle est présentée comme une défense minimaliste. Cela donnerait aux pragmatiques un rôle incroyablement important. Cependant, la pragmatique dans l'image minimaliste traditionnelle a déjà un rôle extrêmement important à jouer lorsqu'il s'agit de lever l'ambiguïté et de calculer les implicites. Aucun minimaliste ne nie ou ne minimise en aucun cas l'importance de la pragmatique pour la compréhension linguistique.

6. Les contenus minimaux sont-ils utiles ?

Si l'on suppose que de riches ensembles d'informations génèrent à la fois des intuitions et des comportements linguistiques et qu'ils animent la plupart des conversations ordinaires, on peut se demander quelles fonctions restent aux contenus minimaux négociés. Si je "comprends" déjà ce qu'on me dit, pourquoi faire de la rétro-ingénierie d'un contenu minimal sans pragmatique ? Les contenus minimaux remplissent des fonctions sociales importantes (plutôt que psychologiques), comme l'a récemment souligné Borg (2019). Cette fonction est liée aux engagements que nous acquérons lors de l'accomplissement d'un acte

de langage (par exemple, Geurts 2019 ; Krifka, 2015 ; Brandom, 1994). Des contenus minimaux ne sont pas nécessairement essentiels lorsqu'il s'agit d'exprimer des descriptions approximatives du monde. Les contenus minimaux sont essentiels lorsqu'il s'agit de déterminer nos engagements minimaux. Les contenus minimaux nous obligent à approuver au moins l'interprétation d'une phrase dénuée de modulations et d'implicites pragmatiques. En supposant qu'il est au moins possible que deux personnes ou plus puissent s'entendre sur un ensemble de contenus minimaux par expression linguistique (des contenus minimaux sont possibles), je soutiens qu'il existe des utilisations et des fonctions claires pour de tels contenus.

L'idée clé est encore une fois qu'une affirmation, interprétée de manière minimale, ne peut pas être systématiquement niée par le locuteur (cf. Viebahn, 2021 ; Marsili & Loehr, 2022). Une personne qui dit qu'elle a coupé le gazon ou que la feuille est verte peut ne pas s'engager à dire qu'elle a coupé le gazon d'une manière contextuellement appropriée ou que la feuille est verte parce qu'elle a été peinte en vert. Cependant, l'orateur s'engage à avoir coupé le gazon d'une manière ou d'une autre et à ce que la feuille soit verte d'une manière ou d'une autre. L'impossibilité (ou plutôt l'absence d'habilitation) de refuser certains engagements minimaux peut être extrêmement importante, par exemple lorsqu'un enrichissement pragmatique ne serait pas approprié, voire dangereux. Pensez par exemple aux contrôleurs militaires ou aériens qui ont d'immenses responsabilités et devoirs envers les autres. Un enrichissement pragmatique qui n'est pas prévu par l'orateur peut coûter des vies et la responsabilité des accidents doit être déterminée de manière fiable pour éviter que d'autres accidents ne se produisent. Par conséquent, ces communautés ont développé un langage précis. Dans ces langues spécialisées, les mots sont souvent associés à un seul contenu minimal qui, lorsqu'il est combiné avec d'autres mots, génère le contenu minimal de phrases et de conditions de vérité qui ne peuvent tout simplement pas être mal comprises et dont le locuteur est responsable. Dans ces langues, la polysémie est généralement rare ou intentionnellement évitée. Ils sont évités parce que les agents ont accepté ou appris un langage technique clair avec le moins d'ambiguïté possible.

La polysémie ajoute un potentiel d'ambiguïté et permet d'éviter la responsabilité linguistique, car les locuteurs peuvent faire valoir que nous avons deux ou plusieurs contenus minimaux et qu'ils voulaient dire celui qui leur semble le plus pratique. En d'autres termes, même si nous pouvons utiliser des contenus minimaux pour établir des engagements, affirmer qu'il s'agit d'un cas de polysémie, en affirmant qu'un mot peut avoir deux contenus minimaux distincts, peut offrir une autre issue à un tel engagement. Les politiciens et autres personnes puissantes exploitent souvent les incertitudes linguistiques. Un journaliste professionnel va désormais essayer de lever l'ambiguïté des déclarations des hommes politiques non seulement pour parvenir à un contenu de phrase minimal, mais aussi pour sélectionner celle sur laquelle l'homme politique souhaite s'engager. Par exemple, si un homme politique promet de "bake" (trlr : "cuire" / "préparer") un gâteau, un journaliste demandera désormais si cette personne compte faire un gâteau en le préparant entièrement ou en achetant un pré-préparé qu'il mettra ensuite simplement au four. Il semble que l'homme politique doive maintenant prendre une décision : s'engage-t-il pour l'interprétation minimale ou enrichie ou choisit-il l'un des deux contenus minimaux disponibles ?

Pour un autre exemple, considérons les communautés juridiques où l'on souhaite souvent que l'interprétation subjective de ce qui est dit soit maintenue au minimum afin d'établir un procès équitable, mais également pour trouver des interprétations finales dont le contenu prévu ne peut être raisonnablement nié, et qui pourraient être utilisées dans de futures affaires judiciaires. N'importe quelle décision de ce type implique habituellement une forme de négociation pour un "contenu minimal" d'une phrase de sorte qu'il soit aussi charitable

que possible du point de vue de l'accusé, tout en s'assurant qu'il ne puisse échapper à sa responsabilité en prétendant avoir été mal compris. Ce contenu minimal, selon les minimalistes, est généralement le contenu le plus général (comme le soutient également Borg, 2012). Imaginez qu'un demandeur accuse un pâtissier de rupture de contrat. Ce dernier a promis au demandeur qu'il lui "*bake*" (trlr : "*cuire*" / "*préparer*") un gâteau pour 20€. Le demandeur a payé mais n'a reçu qu'un gâteau pré-préparé acheté au supermarché et exposé à la chaleur sèche par le chef. Le chef pâtissier se défend désormais en arguant que "*bake*" est polysémique et qu'il n'a jamais promis de réellement préparer le gâteau de toutes pièces. Il a seulement promis de le faire cuire en l'exposant à une chaleur sèche. Un simple malentendu, qui n'est pas seulement de sa faute – donc de sa défense.

Le juge peut désormais décider que les deux parties auraient dû préciser dans le contrat quel sens de "*bake*" elles entendent, c'est-à-dire ce que "*bake*" signifie au minimum dans le contexte d'actions en justice et dans cette communauté linguistique. Les futurs juges d'affaires similaires s'appuieront très probablement sur ce jugement et adopteront ce contenu minimal. C'est alors plus ou moins décidé en fonction de négociations au tribunal et de l'autorité du juge que "*bake*" est polysémique. D'autres contrats veilleront alors à éviter cette ambiguïté et à lever l'ambiguïté des deux sens de "*bake*". Mais surtout, le juge aurait pu en décider autrement, et "*bake*" ne serait pas devenu polysémique. Peut-être que le juge aurait décidé que dans le contexte d'un contrat, "*bake*" signifie toujours exposer à la chaleur sèche et que toute autre chose est une inférence pragmatique pour laquelle le plaignant ne peut être tenu responsable. Dans un autre contexte, par exemple au sein d'un groupe d'amis, le contenu minimal de "*bake*" pourrait être décidé comme étant complètement différent. Rien de tout cela ne menace les engagements minimalistes fondamentaux.

La vision sociale du minimalisme est particulièrement motivée par des mots abstraits. Notez que la plupart des exemples dans la littérature impliquent des concepts concrets comme "*line*" ou "*grass*". Il est souvent supposé que nous disposons un concept des deux, directement disponible à la fois pour la récupération et la composition du contenu. Cependant, imaginez John et Jenny visitant une galerie d'art contemporain et se lançant dans un débat sur la question de savoir si la fontaine de Duchamp est ou non de l'art. Nous ne nous attendons pas à ce que tous deux résolvent la question du contenu de "l'art" lors d'une conversation. Le contenu de "l'art" ne peut être découvert sur la base d'une introspection ou d'une analyse conceptuelle. Au lieu de cela, le contenu de "l'art" dans "la Fontaine est de l'art" est négocié au fur et à mesure que la conversation se développe. John n'est pas d'accord car cela ne correspond pas à son stéréotype d'œuvre d'art. Jenny est d'accord avec cette affirmation car elle représente une règle selon laquelle tout ce qui est considéré comme "de l'art" par un expert est de l'art. Qu'ils puissent discuter de l'art en s'appuyant simplement sur des exemples, des ensembles de mini-théories ou des règles simples ne signifie pas qu'ils représentent un contenu de "l'art". Nous pouvons discuter de catégories abstraites sans posséder aucun concept conditionnel à la vérité de ces catégories. Ce n'est que dans certains contextes que nous avons besoin d'un accord sur les conditions de vérité minimales précises de nos phrases – par exemple, dans une classe de philosophie ou lors de la réglementation du commerce via des accords.

Je suppose que nous pouvons trouver une position ou une attitude minimaliste à l'égard de la polysémie non seulement dans le droit ou les sciences humaines, mais aussi dans le discours politique ordinaire, et en particulier dans la science, c'est-à-dire, encore une fois, partout où la précision et la correspondance avec les faits semblent être cruciales (pour leurs intentions conjointes respectives), mais indépendamment des intentions de l'orateur. Je considère ce processus de négociation et de sélection du contenu comme une simple description de ce qui se passe déjà dans toute activité intellectuelle conjointe. Il suffit de penser à nos pratiques actuelles en philosophie où nous essayons de nous engager à des

notions de plus en plus raffinées, comme, disons, de la démocratie ou de la liberté, après avoir plus ou moins "compris" ce que les phrases mentionnant ces termes tentent de faire passer. Quelque chose de similaire se produit dans des sciences comme la biologie, la physique ou la psychologie, où nous essayons souvent de négocier des contenus minimaux de plus en plus précis pour nos termes. Rien de tout cela ne nous engage au contextualisme sémantique – l'idée selon laquelle les contenus minimaux sont impossibles. Là encore, les minimalistes soutiennent déjà l'idée selon laquelle la pragmatique est utile lorsqu'il s'agit de sélectionner le bon terme ambigu (Borg, 2012). Ce qui est important pour le minimaliste, c'est que nous puissions générer des contenus de phrases conditionnelles véridiques qui soient aussi proches que possible du contenu des mots, même si ces contenus doivent encore être convenus.

7. Conclusion

Le minimalisme sémantique est engagé envers l'idée que de nombreuses, ou la plupart, des expressions linguistiques expriment des contenus minimaux simples qui peuvent être combinés pour générer des contenus minimaux conditionnels de vérité de phrases indépendants du contexte. Il ne s'agit pas d'une théorie sur le contenu facilement disponible ou sur la manière dont le contenu est représenté dans un lexique mental. Mais si les contenus minimaux ne sont souvent pas représentés dans le lexique mental, où peut-on les trouver ? Une réponse possible (qui n'est pas suffisamment explorée dans la littérature) est que les contenus minimaux doivent encore être déterminés au moyen de négociations d'engagements et de droits linguistiques entre les locuteurs, de sorte qu'ils ne peuvent plus être niés en se référant à des interprétations pragmatiques. Si des négociations sur des contenus minimaux sont possibles, alors des contenus minimaux sont possibles. Les contenus minimaux négociés ont des fonctions sociales importantes, par exemple en tant qu'outils conceptuels pour déterminer quels sont nos engagements, comme le soutient Borg (2019). Cette défense ne convaincra probablement pas ceux qui estiment que les contenus minimaux sont impossibles. Cependant, nous espérons que cela convaincra tous ceux qui sont favorables au projet minimaliste que la polysémie ne constitue peut-être pas un défi supplémentaire. C'est du moins l'objectif de cet article.

Bibliographie

- Alatawi H., "Empirical evidence on scalar implicature processing at the behavioural and neural levels: A review", in *International Review of Pragmatics*, 11(1), 2019, p. 1-21.
- Bach K., "The Excluded Middle: Semantic minimalism without propositions", in *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. 73, No. 2, 2006, p. 435-442.
- Borg E. G. N., *Minimal semantics*, Oxford, Oxford University Press, 2004.
- Borg E., *Pursuing meaning*, Oxford, Oxford University Press, 2012.
- Borg E., "Explanatory roles for minimal content", in *Noûs*, 53(3), 2019, p. 513-539.
- Brandom R., *Making it explicit: Reasoning, representing, and discursive commitment*, Cambridge (Mass.), Harvard university press, 1994.
- Bratman M. E., *Shared agency: A planning theory of acting together*, Oxford, Oxford University Press, 2013.
- Cappelen H. et Lepore E., *Insensitive Semantics: A Defense of Semantic Minimalism and Speech Act Pluralism*, Oxford, Blackwell, 2005.
- Carston R., *Thoughts and utterances: The pragmatics of explicit communication*, New York City, John Wiley & Sons, 2002.

- Carston R., "Ad Hoc Concepts, Polysemy and the Lexicon", in K. Scott, B. Clark, & R. Carston (éds.), *Relevance, Pragmatics and Interpretation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 150-162..
- Carston R., "Polysemy: Pragmatics and sense conventions", in *Mind & Language*, 2020.
- Falkum I. L. et Vicente A., "Polysemy: Current perspectives and approaches", in *Lingua* 157, 2015, p. 1-16.
- Falkum I. L., "The how and why of polysemy: A pragmatic account", in *Lingua*, 157, 2015, p. 83-99.
- Ferreira F. Bailey K. G. & Ferraro, V. "Good-enough representations in language comprehension" in *Current directions in psychological science*, 11(1), 2002, p. 11-15.
- Foraker S. & Murphy G. L., "Polysemy in sentence comprehension: Effects of meaning dominance", in *Journal of memory and language*, 67(4), 2012, p. 407-425.
- Frazier L. et Rayner K., "Taking on semantic commitments: Processing multiple meanings vs. multiple senses", in *Journal of Memory and Language*; 29, 1990, p. 181-200.
- Frisson S., "About bound and scary books: The processing of book polysemies", in *Lingua*, 157, 2015, p. 17-35.
- Gauker C., *Words without meaning*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2003.
- Geurts B., "Communication as commitment sharing: speech acts, implicatures, common ground", in *Theoretical linguistics*, 45(1-2), 2019, p. 1-30.
- Gilbert M., *Joint commitment: How we make the social world*. Oxford, Oxford University Press, 2013.
- Glucksberg S., "The psycholinguistics of metaphor", in *Trends in Cognitive Sciences*, 7, 2003, p. 92-96.
- Goldberg A. E. et Ferreira F., "Good-enough language production", in *Trends in Cognitive Sciences*, 2022.
- Gotham M., "Composing criteria of individuation in copredication", in *Journal of Semantics*, 34(2), 2017, p. 333-371.
- Grice P., *Studies in the Way of Words*. Harvard University Press, 1989.
- Holyoak K. J. et Stamenković D., "Metaphor comprehension: A critical review of theories and evidence" in *Psychological bulletin*, 144(6), 2018, p. 641.
- Jager B. et Cleland A. A., "Polysemy advantage with abstract but not concrete words", in *Journal of psycholinguistic research*, 45(1), 2016, p. 143-156.
- Jary M. *Nothing Is Said: Utterance and Interpretation*. Oxford University Press, 2022.
- Klepousniotou E. et Baum S. R., "Disambiguating the ambiguity advantage effect in word recognition: An advantage for polysemous but not homonymous words", in *Journal of Neurolinguistics*, 20, 2006, p. 1-24.
- Kutas M. et Federmeier K.D. "Thirty years and counting: finding meaning in the N400 component of the event-related brain potential (ERP)", in *Annual Review of Psychology*. 62, 2011, p. 621-647.
- Krifka M., "Bias in commitment space semantics: Declarative questions, negated questions, and question tags", in *Semantics and linguistic theory*, 25, 2015, p. 328-345.
- Lakoff G., *Women, fire, and dangerous things: What categories reveal about the mind*, Chicago, The University of Chicago Press, 1987.
- Lepore E. et Stone M., "Convention before communication", in *Philosophical Perspectives*, 31(1), 2017, p. 245-265.
- Levinson S. C. et Torreira F., "Timing in turn-taking and its implications for processing models of language", in *Frontiers in psychology*, 6, 2015, p. 731.
- Loehr, G., "Does polysemy support radical contextualism? On the relation between minimalism, contextualism and polysemy", in *Inquiry*, 67(1), 2021, p. 68-92.

Ludlow P., *Living words: Meaning underdetermination and the dynamic lexicon*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

Lupyan G. et Lewis M., "From words-as-mappings to words-as-cues: The role of language in semantic knowledge", in *Language, Cognition and Neuroscience*, 34(10), 2019, p. 1319-1337.

Machery E., *Doing without concepts*. Oxford, Oxford University Press, 2009.

Marsili, N. et Loehr, G. "Saying, commitment and the lying-misleading distinction", in *The Journal of Philosophy*, 119(12), 2022, p. 687-698.

Murphy, G. *The big book of concepts*. Cambridge (Mass.), MIT press, 2004.

Ortega-Andrés M. et Vicente A., "Polysemy and co-predication", in *Glossa: a journal of general linguistics*, 4(1), 2019.

Pietroski P. M., *Conjoining meanings: Semantics without truth values*. Oxford, Oxford University Press, 2018.

Plunkett D., "Which concepts should we use: Metalinguistic negotiations and the methodology of philosophy", in *Inquiry*, 58(7-8), 2015, p. 828-874.

Podosky P. M. C., "Agency, Power, and Injustice in Metalinguistic Disagreement", in *The Philosophical Quarterly*, 72(2), 2022, p. 441-464.

Pustejovsky J., *The generative lexicon*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1995.

Quilty-Dunn J., "Polysemy and thought: Toward a generative theory of concepts", in *Mind & Language*, 36(1), 2021, p. 158-185.

Recanati F., *Literal Meaning*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004.

Recanati F., *Truth-conditional pragmatics*, Oxford, Clarendon Press, 2010.

Recanati F., "Contextualism and polysemy", in *Dialectica*, 71(3), 2017, p. 379-397.

Searle J. R., "Literal meaning", in *Erkenntnis*, 13(1), 1978, p. 207-224.

Searle J. R., *Making the social world: The structure of human civilization*. Oxford, Oxford University Press, 2010.

Soria-Ruiz A., "Evaluative and Metalinguistic Dispute", in *Australasian Journal of Philosophy*, 2021, p. 1-17.

Travis C., *Occasion-sensitivity: Selected essays*. Oxford, Oxford University Press, 2008.

Schumacher P. B., "When combinatorial processing results in reconceptualization: Toward a new approach of compositionality", in *Frontiers in Psychology*, 4, 2013, p. 677.

Vicente A., "Polysemy and word meaning: an account of lexical meaning for different kinds of content words", in *Philosophical Studies*, 175(4), 2018, p. 947-968.

Vicente A. et Martínez Manrique F., "The big concepts paper: A defence of hybridism", in *The British Journal for the Philosophy of Science*, 67(1), 2016, p. 59-88.

Viebahn E., "The lying-misleading distinction: a commitment-based approach", in *The Journal of Philosophy*, 118(6), 2021, p. 289-319.

Vignolo M., "Minimal contents, lying, and conventions of language", in *Synthese* 200, 2022, p. 124.